

8. Příloha – text originálu

26



27

Plus tenace que ses prédécesseurs, un homme parviendra à restaurer les Jeux antiques : Pierre de Frey, baron de Coubertin. Son idée : utiliser les jeux Olympiques pour populariser les exercices physiques. Tel était le principe de sa célèbre pyramide : « Pour que cent se livrent à la culture physique, il faut que cinquante fassent du sport ; pour que cinquante fassent du sport, il faut que vingt se spécialisent ; pour que vingt se spécialisent, il faut que cinq soient capables de prouesses étonnantes. »



CHAPITRE II LES JEUX RESSUSCITÉS

« L'athlète :
aventureux, lyrique,
il sent vivre en lui un
être secret [...] que crée
l'effort athlétique, qui
domine de haut le
train-train journalistique
des organes. »
André Obey

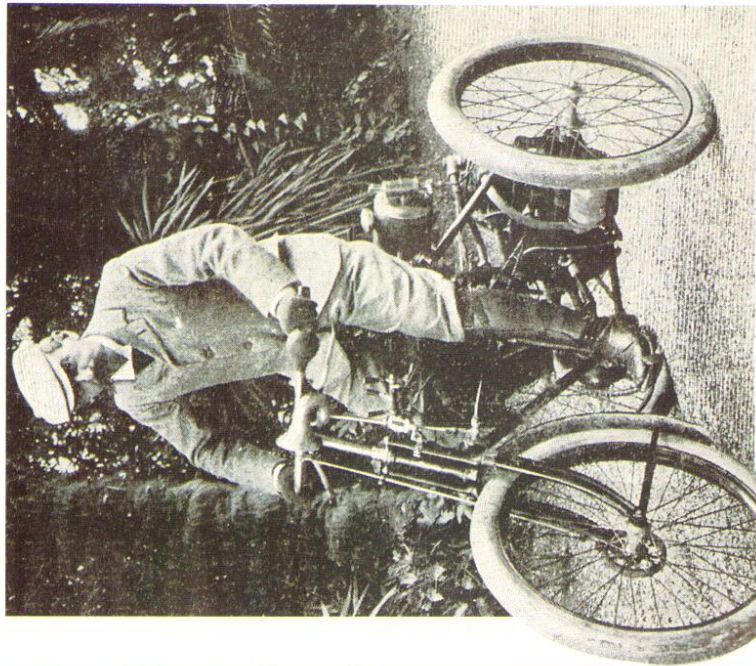
Né à Paris, en 1863, c'est d'abord chez les Jésuites que ce fils de riches aristocrates catholiques et monarchistes se passionna pour l'Antiquité. Fêru d'activité sportive, Pierre de Coubertin pratiqua dès l'adolescence l'équitation, la natation, l'aviron, le tennis et le cyclisme. Après le baccalauréat, puis un passage éclair à Saint-Cyr et une inscription à l'École des sciences politiques, le jeune homme, alors âgé de vingt ans, s'embarqua en 1883 pour l'Angleterre, afin d'y vérifier les écrits de Taine sur la place privilégiée accordée à l'exercice physique dans le système éducatif d'Outre-Manche. Coubertin fut très impressionné par ce qu'il vit, notamment au célèbre collège de Rugby où le sport, introduit dès 1828 par l'ecclésiastique Thomas Arnold, tenait une place essentielle dans la formation des élèves. Dès son retour en France, il décida d'œuvrer pour le développement de l'enseignement de l'exercice physique dans les écoles françaises au même titre que les humanités – rappelons que ce n'est qu'en 1880 que Jules Ferry rendit la gymnastique obligatoire pour les garçons et les filles de six à treize ans. Dans le même temps, parallèlement à de vagues études de droit, il prit en 1891 la direction de l'U.S.F.S.A. (Union des sociétés françaises des sports athlétiques), l'ancêtre de nos fédérations sportives. Sa fascination pour les jeux antiques ne se démentait pas : il désirait à tout prix renouer avec cette tradition sportive. Au cours de ses nombreux voyages à l'étranger, il observait les différentes tentatives de restauration des jeux Olympiques. Peu à peu son projet se précisait : il n'attendait plus que le moment propice pour le rendre public.

Les premiers pas

Le 25 novembre 1892, devant une assistance nombreuse réunie dans l'amphithéâtre de la Sorbonne pour célébrer le cinquième anniversaire de l'U.S.F.S.A., Coubertin dévoila enfin son projet : «Le souhait que la renaissance de l'athlétisme dans le monde ait pour conclusion nécessaire le rétablissement des jeux Olympiques». Il se heurta à l'indifférence générale. Mais il en fallait plus pour



Quand Thomas Arnold (ci-dessus) devient principal du collège de Rugby, il imagine, pour remédier à l'incurie qui y régnait alors, d'accorder aux élèves une plus large autonomie et d'accroître la part réservée aux exercices physiques. Cette expérience anglaise inspira Coubertin : «L'adolescence, chez nous, se passe sous une cloche artificielle. Chez les Anglais, à l'air libre, sans sequestre d'aucune sorte, dans la fréquentation constante des champs, des eaux et des bois, l'adolescent a besoin de mouvements physiques. Il est contre nature de l'obliger à être un pur cerveau, un cul-de-jatte sédentaire. [...] En Angleterre, les jeux athlétiques, la paume, le ballon, la course, le canotage, et surtout, le cricket, occupent tous les jours une partie de la journée; en outre, deux ou trois fois par semaine, les classes cessent à midi pour faire place au sport.»



«Le rebronzerai une jeunesse veule et confinée, son corps et son caractère, par le sport, ses risques et même ses excès.»
Pierre de Coubertin
[photo ci-dessus]

décourager le baron : à force d'obstination, il organisa le 16 juin 1894, dans le même amphithéâtre, un congrès international d'éducation physique, baptisé le jour de l'ouverture «Congrès pour le rétablissement des jeux Olympiques». Pour charmer ses hôtes et les gagner à sa cause, Coubertin leur fit entendre l'hymne à

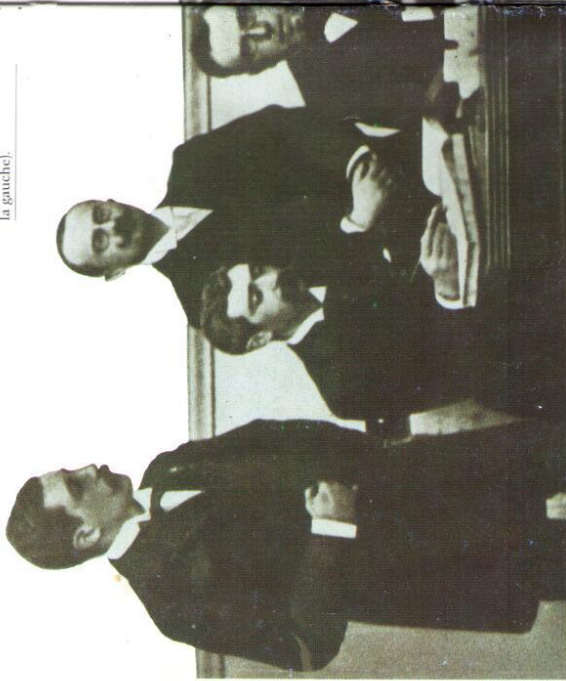
Apollon, dont on venait de retrouver le texte à Delphes. Cet hymne, transcrit par Théodore Reinach et mis en musique par Gabriel Fauré, fut exécuté par une soliste de l'Opéra de Paris accompagnée de chœurs et de harpes. Cette fois, tout concourait à rendre le public plus réceptif. Le 23 juin, jour de la clôture, l'opération de séduction avait réussi : la proposition de Coubertin fut adoptée à l'unanimité par les deux mille représentants des douze délégations française et étrangères.

Un Comité international, qui deviendra plus tard le C.I.O., chargé de préparer les nouveaux Jeux, fut aussitôt constitué par le baron; celui-ci fournit les noms de six personnalités fortunées parmi ses amis : un Américain, un Argentin, un Hongrois, un Russe et

1.1. Le C.I.O. est l'autorité suprême du mouvement olympique.

1.2. Toute personne appartenant à un mouvement olympique est soumise aux dispositions de la charte olympique et doit se conformer aux décisions du C.I.O.**

Le premier comité olympique réuni en 1894 (Coubertin, deuxième en partant de la gauche).



un Suédois, Coubertin assurait le secrétariat général et le Grec Dimitrios Bikelas, la présidence. Enfin, l'assemblée se prononça pour l'organisation des premiers Jeux à Athènes, deux ans plus tard.

Les principes fondamentaux de l'olympisme

Le comité ainsi rassemblé définit alors ce qui constitue aujourd'hui encore la base de la charte olympique, même si ce document sur les statuts du mouvement a été depuis maintes fois révisé. Comme dans l'Antiquité, les Jeux auront une périodicité quadriennale; c'est le C.I.O. qui choisit parmi les villes candidates le lieu de déroulement.

Le programme des premiers Jeux comportait onze

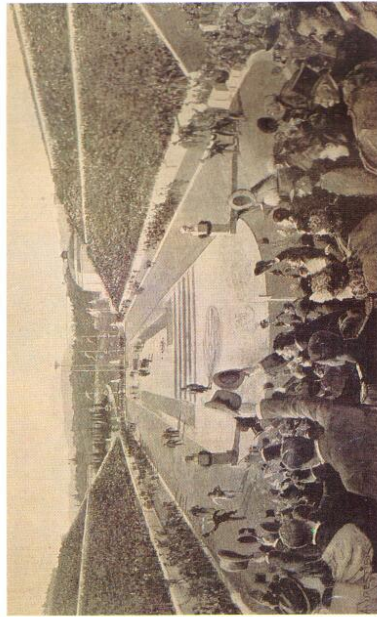
2. L'olympisme est une philosophie de vie, exaltant et combinant en un ensemble équilibré les qualités du corps, de la volonté et de l'esprit. Alliant le sport à la culture et à l'éducation, l'olympisme se veut créateur d'un style de vie fondé sur la force dans l'effort, la valeur éducative du bon exemple et le respect des principes éthiques fondamentaux universels.

Charte olympique 1991



épreuves dans les sports athlétiques, cinq en gymnastique, quatre en escrime et lutte, trois en tir, dix en sports nautiques, quatre en vélocipédie et trois en «jeux» (tennis et cricket). L'équitation, prévue initialement, sera supprimée faute de moyens. Coubertin tenait à l'exclusion des femmes, et manifestait des réticences face à la notion d'«amateurisme» que les Anglo-Saxons imposèrent progressivement. Au fil des olympiades, un rituel se constituera avec emblème et devise (1913), drapeau (1914), serment de l'athlète sur le modèle grec (1920), flamme olympique (1928), puis relais de la flamme olympique (1936), saluts olympiques, etc. De même,

••5. Le mouvement olympique groupe sous l'autorité suprême du C.I.O. les organisations, athlètes et autres personnes qui acceptent d'être guidées par la charte olympique. Le critère de l'appartenance au mouvement olympique est la reconnaissance par le C.I.O. [...] 7. L'activité du mouvement olympique est permanente et



les cérémonies d'ouverture et de clôture revêtiront un faste croissant.

Athènes, 1896 : retour aux sources

Coubertin rêvait de ce retour aux origines : organiser les premiers jeux Olympiques modernes en Grèce! Le projet était ambitieux, mais où trouver l'argent pour restaurer l'ancien stade de Lycurgue en marbre blanc situé au pied de l'Acropole? La solution vint

d'Égypte : un généreux mécène, le banquier grec Georgios Averoff, offrit 920 000 drachmes or. Cette fortune fut complétée par une subvention de l'Etat grec, une souscription publique et la vente de timbres-souvenirs. Le stade d'Athènes fut prêt à temps. A l'ouverture des jeux, le 5 avril 1896, les deux cent quatre-vingt-cinq participants venus de treize pays défilèrent devant le roi Georges de Grèce et plus de cinquante mille spectateurs.

Au programme : quarante-trois épreuves sportives réparties en athlétisme, lutte, haltérophilie, gymnastique, natation, tir, cyclisme et escrime.

L'histoire a surtout retenu l'éclatante victoire du berger grec Spiridon Louys qui remporta le marathon en 2 heures 58 minutes et 50 secondes sous les ovations de ses compatriotes. En 490 av. J.-C., le soldat Philippides avait parcouru d'une seule traite les quelque 40 kilomètres qui séparaient les cités de Marathon et d'Athènes pour annoncer la victoire des Grecs sur les Perses. Sitôt après s'être acquitté de sa mission, il mourut d'épuisement. C'est pour commémorer cet exploit qu'un helléniste de l'Institut de France, Michel Bréal, avait proposé à Coubertin de créer une épreuve du même nom sur la distance symbolique de 40 kilomètres.



Charles Maurras

••Nenikikamari! Nous avons vaincu! Lorsque le maillot blanc et bleu de M. Spiridon Louys (ci-contre) a été signalé, toutes les cigales attiques firent monter au ciel leur sèche et perçante chanson [...]. Puis le vainqueur rendu au terme, quels baisers et quelles étreintes de compagnons, d'amis, d'inconnus. On lui jette mille présents. On se cotise pour lui acheter quelques arpents de terre dans son village. Une dame de Smyrne lui offre, séance tenante, une chaîne d'or. ••





Les débordements nationalistes du public olympique fascinent les politiciens, tel Charles Maurras, écrivain monarchiste, et antidreyfusard, fondateur de *l'Action française*.

•• Les plus violents, les plus bruyants nationalistes du stade [...] ce ne sont pas les Grecs : ce sont gens de l'Amérique (ci-contre, le départ d'une course à Athènes). Toutes les fois qu'une victoire américaine est proclamée, les drapeaux de l'Union claquent au vent [...], des bans secouent les gradins de bois. Les journaux grecs parlent avec une indulgence ironique des «manifestations exubérantes des gais et excentriques Yankees». Ces étrangers se rendent parfaitement insupportables. [...] On le voit, les patries ne sont pas encore détruites. La guerre non plus n'est pas morte. Jadis, les peuples se fréquentaient par ambassadeurs. C'était des gens fort solennels, pondérés, mesurés [...]. Maintenant les peuples se vont fréquenter directement, s'injurier de bouche à bouche, et s'en...ler cœur à cœur. ••

Charles Maurras

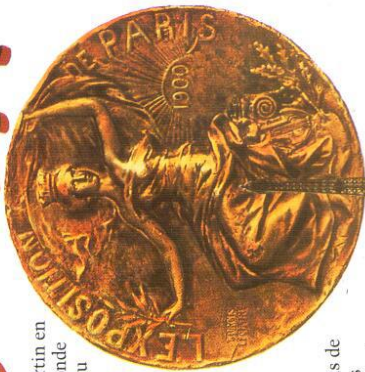
Paris, 1900 : tous à l'Exposition universelle !

Les Grecs auraient bien voulu garder l'exclusivité de ce qu'ils considéraient comme leurs jeux, mais Coubertin en avait décidé autrement : la seconde édition des Jeux devait avoir lieu à Paris. Les dirigeants du Comité olympique français ne brillèrent ni par leur motivation ni par leur engagement, et Coubertin fut contraint de coupler les J.O. avec l'Exposition universelle de 1900. Mille soixante-dix-sept athlètes de vingt et un pays participèrent à ces Jeux. Douze femmes s'affrontèrent en golf et en tennis, contre l'avis de Coubertin. La joueuse de tennis anglaise Charlotte Cooper fut ainsi la première championne olympique.

Les épreuves s'échelonnèrent dans la morosité du 14 mai au 28 octobre : il n'y eut ni cérémonie d'ouverture ou de clôture, ni lieu réservé au sein de l'Exposition. Les rencontres, trop dispersées dans l'espace et dans le temps, ne

parvinrent pas à motiver le public... Si l'Exposition fut un véritable succès, on ne peut en dire autant des Jeux Olympiques : sur les millions de visiteurs qui affluèrent, les Jeux n'en attirèrent que quelques milliers ! Le « marathon des fortifs », ainsi nommé parce qu'il se déroulait autour de la capitale sur les boulevards de ceinture, rencontra quand même un succès d'estime ; d'autant que ce fut un Français, Michel Théato, jardinier au Racing Club de France, qui remporta l'épreuve.

Jeux Olympiques

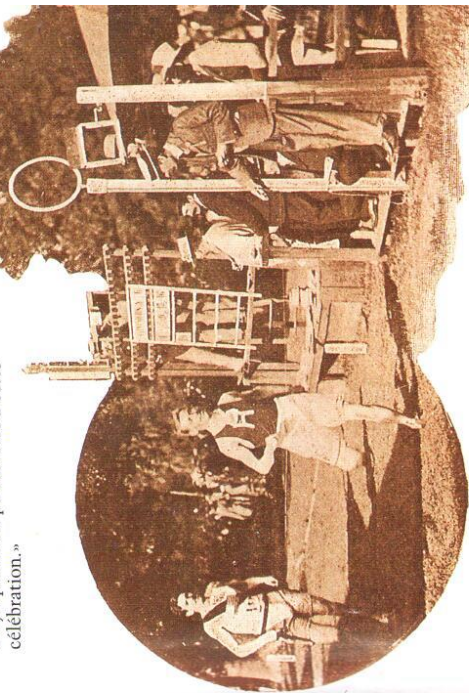


PARIS 1900



C'est la Belle Époque : le tout-Paris se presse sur le pont Alexandre-III que le tsar est venu inaugurer, il admire la gare d'Orsay, et parcourt la première ligne de métropolitain. A droite, Tysøeds, qui remporta le 800 mètres aux Jeux de 1900.

De l'avis unanime des observateurs, jamais Jeux ne furent aussi mal organisés : depuis les aires de lancement de disque et de javelot parsemées d'arbres, celles de saut en hauteur dépourvues de fosse de réception, jusqu'aux épreuves annulées, différées ou organisées plusieurs fois sans que les compétiteurs aient été avertis, tout semblait improvisé dans cette grande kermesse sportive où l'on assista même à des courses en sacs ! Comme Coubertin le dira plus tard : « C'est un miracle que l'olympisme ait pu survivre à cette célébration. »

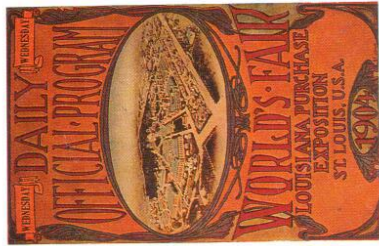


Saint Louis, 1904 : les J.O. traversent l'Atlantique

Le baron n'était pourtant pas au bout de ses peines. Les Américains, grands vainqueurs des deux premières éditions, en athlétisme notamment, se proposèrent pour organiser les troisièmes Jeux Olympiques. Deux villes briguaient l'investiture : Chicago et Saint Louis, dans le Missouri. Coubertin et le C.I.O. penchaient pour la première, mais Roosevelt opta pour la seconde, dans laquelle devait

« Une fois, je suis venu ici pour tenter le record de l'heure. On était deux, Paul Champ qui chronométrait, et moi qui courais. Et au bout d'une demi-heure, il a tiré un coup de

revolver [...] Je lui dis : « Ou'est-ce qui se passe ? » Il me dit : « Écoutez, je l'ai fait par inadvertance. J'ai appuyé sur mon chrono et je l'ai arrêté. Mais ça n'a pas d'importance, vous reconnaîtrez un autre jour. »
Gaston Ragueneau



se tenir une Exposition universelle. C'était à prendre ou à laisser. En outre, les compétitions devaient cette fois s'échelonner de juillet à octobre. Déçu par les choix américains, Coubertin refusa de se rendre Outre-Atlantique, les sportifs français, anglais et italiens, effrayés par la durée et le coût du voyage, n'y allèrent pas non plus.

Comme à Paris

quatre ans auparavant, l'Exposition universelle fit un détour par les Jeux et ce furent surtout les *Anthropological Days* des 12 et 13 août qui les attirèrent. Ces journées proposaient des compétitions au cours desquelles des « primitifs », (Pygmées, Sioux, etc.) devaient s'affronter dans des disciplines sportives dont ils ignoraient les règles. Coubertin en fut plus amusé que choqué : « Nulle part ailleurs qu'en Amérique, on n'eût osé présenter de tels numéros. Mais aux Américains, tout est permis. Leur juvénile ardeur dispose certainement à l'indulgence les ombres des grands ancêtres hellènes... Sur le plan sportif, les Américains triomphèrent.

Le marathon focalisa à nouveau l'attention : c'est au cours de cette épreuve que l'on vit apparaître le premier tricheur et le premier dopé des Jeux modernes. Fred Lorz fut disqualifié peu après son entrée triomphale dans le stade pour avoir effectué une partie de la course sur le marchepied d'une voiture. C'est le second, Thomas Hicks, qui remporta le titre bien qu'il avouât s'être préparé à grand renfort

•• Une autre utopie est celle-ci : s'imaginer que le sport peut être, au nom de la science, un d'office à la modération et obligé de vivre avec elle [...]. Le sport ne peut être rendu craintif et prudent sans que sa vitalité s'en trouve compromise. [...] L'audace pour l'audace sans nécessité réelle, voilà par où notre corps survole son propre animalisme. ••

Pierre de Coubertin



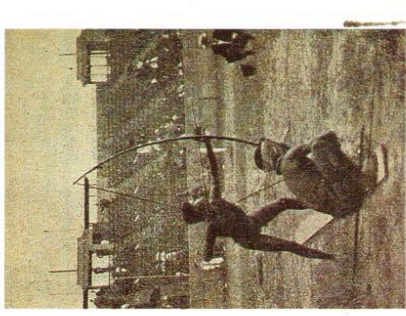
Des problèmes de dopage, en 1904 déjà, avec le marathonnien Thomas Hicks.

de cognac et de sulfate de strychnine. Disqualifier deux concurrents coup sur coup dans une même épreuve eût sans doute nuit à l'image de marque de l'olympisme...

Faits et méfaits

La Grèce, qui n'avait toujours pas abandonné l'idée de récupérer « ses » jeux, fit cavalier seul en 1906 en organisant elle-même des jeux pour commémorer le dixième anniversaire des premiers J.O. modernes. En dépit du succès obtenu, le C.I.O. refusa de leur accorder le label olympique.

Les jeux de la IV^e olympiade (1908) devaient avoir lieu en Italie, afin de



respecter l'alternance. Mais en 1906, Rome retira sa candidature. Le Comité olympique britannique, ravi de l'aubaine, proposa celle de Londres où devait se tenir...

« Sans naturellement s'abaisser à l'esclavage ou même à une forme adoucie du servage, le pariement raison de refuser à la race inférieure certains privilèges de la vie civilisée... »

malgré la brièveté des délais de préparation impartis, les Anglais firent bien les choses. Des multiples péripéties qui émaillèrent ces jeux, l'histoire a retenu l'affaire du 400 mètres qui fut

Le tir à l'arc négro amusa beaucoup Coubertin, qui se présentait comme un « colonial fanatique » et n'hésitait pas à affirmer : « Sans naturellement s'abaisser à l'esclavage ou même à une forme adoucie du servage, le pariement raison de refuser à la race inférieure certains privilèges de la vie civilisée... »

à l'origine des couloirs que nous connaissons aujourd'hui : l'un des trois concurrents américains ayant volontairement gêné son adversaire britannique fut disqualifié et l'épreuve remise au lendemain sur une piste divisée en couloirs délimités par des cordes. Par solidarité envers leur compatriote, les deux autres Américains refusèrent de participer, si bien que l'Anglais Halswelle courut seul son 400 mètres.

Au marathon, un pâtissier italien de Capri, Pietro Dorando, fit l'unanimité : c'était à qui l'aiderait à se tenir debout et à parcourir les derniers mètres. La reine Alexandra lui remit personnellement une coupe en or, ce qui ne l'empêcha pas d'être disqualifié pour avoir été soutenu pendant sa course. Le célèbre *fair play* des Anglais connut au cours de ces Jeux de nombreuses défaillances et on leur reprocha beaucoup l'absence de jurys internationaux.

Stockholm, 1912 : les J.O. s'affranchissent

Cette fois, plus question d'Exposition universelle.

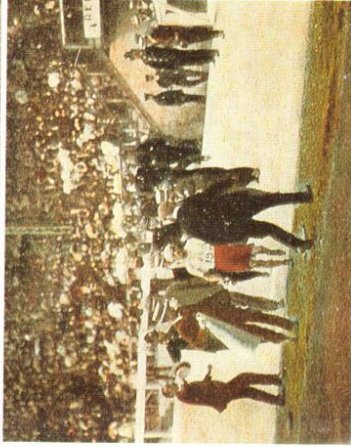
Coubertin avait trouvé un allié inattendu et efficace en la personne de Gustave V, roi de Suède. C'est à ces Jeux de Stockholm que le Japon et la Russie firent leur entrée, certes

discrète, dans l'arène olympique. Les femmes, déjà présentes à Londres pour le tennis, le tir à l'arc et le patinage artistique, participèrent cette fois aux épreuves de tennis et de natation.

Si la boxe et la lutte, sports interdits en Suède, furent supprimées, d'autres sports firent leur

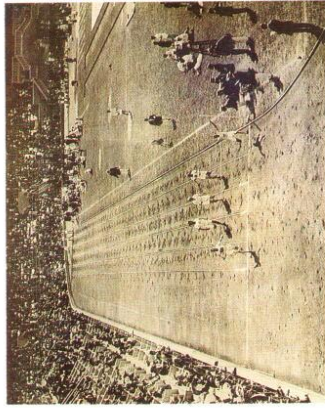


L'olympisme moderne fut dès le départ confronté à des problèmes de revendication nationale. A Stockholm, Coubertin autorisa les Finlandais, qui bénéficiaient depuis 1906 d'une relative autonomie politique, à défilier derrière leurs propres couleurs, la Russie, alors dirigée par le tsar Nicolas II, ne put que s'incliner.



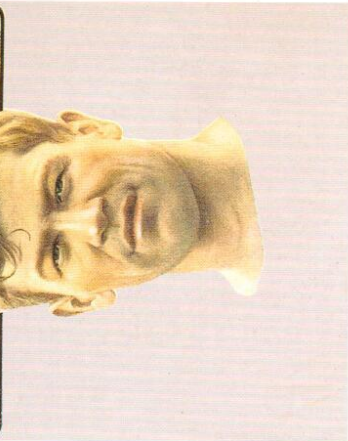
Le marathon de 1908, Dorando (ci-dessus), fut le dernier couru en ligne droite sur 40 kilomètres. A partir des Jeux suivants, le marathon sera couru par aller-retour sur 42,195 kilomètres, soit la distance de 26 miles qui séparent le château de Windsor de la porte du stade de Shepherd's Bush (aujourd'hui White City).

apparition au cours de ces V^e Jeux, telles ces curiosités éphémères que furent les lancers à deux mains. C'est l'athlétisme qui connut le plus fort développement, avec la multiplication des courses : 5 000 mètres, 10 000 mètres, relais 4 x 100 mètres, relais 4 x 400 mètres, et surtout pentathlon moderne et décathlon, inventés par Coubertin en 1910. Le vainqueur de ces deux épreuves, Jim Thorpe, un Indien américain, reçut



du roi admiratif le titre de « plus grand athlète du monde ». Six mois après la clôture des Jeux, le Comité olympique américain lui retira pourtant ses médailles pour cause de professionnalisme : en 1909 et 1910, alors qu'il était étudiant, il avait en effet accepté 360 dollars pour jouer dans une équipe de base-ball. Bouc émissaire idéal, Thorpe clamera toujours son innocence mais ne sera réhabilité qu'en 1983, trente ans après sa mort. Le calvaire du coureur Dorando ayant marqué les esprits, les organisateurs suédois exigèrent des participants au marathon la production d'un certificat médical. Malgré ces précautions, le Portugais Fernando Lazaro succomba d'épuisement et de déshydratation en cours d'épreuve.

Coubertin rêvait d'adjoindre un programme artistique aux compétitions sportives : c'est ainsi

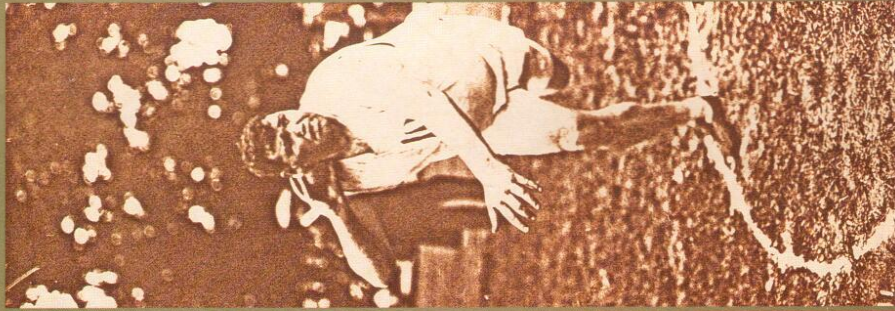
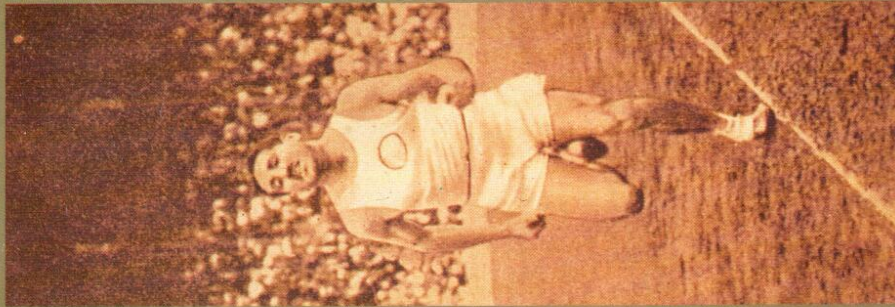


qu'à Stockholm furent organisés des concours d'architecture, de littérature, de musique, de peinture et de sculpture. Faute de participer aux épreuves sportives, le baron présenta, sous le pseudonyme d'Hohrod et Eschbach, une *Odde au sport* qui lui permit de remporter la médaille d'or de littérature. On ne sait si le jury fut réellement dupe...

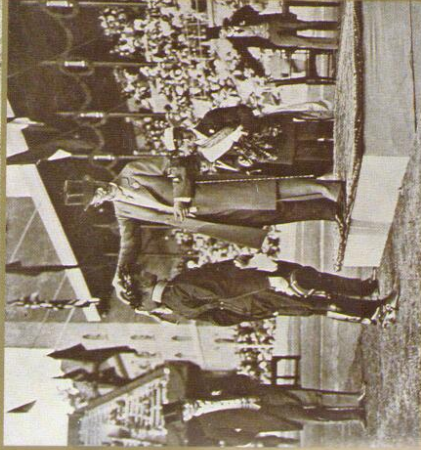
Un Comité trié sur le volet

Fin 1896, Coubertin avait succédé au Grec Bikélas à la présidence du C.I.O.

••Des faits reprochés à Jim Thorpe, je n'ai rien à dire. Il y avait eu en ce temps-là aux Etats-Unis des étudiants peu fortunés et passionnés de sport, qui, l'été, entraient dans des équipes de base-ball et souvent professionnelles de base-ball et souvent sous des noms d'emprunt. Thorpe, en 1909 et 1910, l'avait fait mais sans réaliser la légèreté de son geste et ses conséquences. ••
Pierre de Coubertin



Trois vedettes des Jeux de Stockholm (de gauche à droite) : Jean Bouin, second au 1 500 mètres, Ralph Rose, triple vainqueur du lancer de poids, en 1904, 1908 et 1912 et... le roi Gustav V qui remet personnellement les médailles aux vainqueurs. Ci-contre, un groupe de spectateurs entoure le tableau où sont affichés les résultats.



« Ce n'est pas un spectacle, mais cinq ou six spectacles qui se déroulent sous nos yeux. [...] A un bout de la pelouse, sur deux estrades matélassées, les lutteurs finlandais, russes, suédois se succèdent sans relâche. A l'autre bout, les champions du saut en hauteur, en longueur, avec ou sans élan, bondissent sans trêve ; de loin, leurs sauts semblent chéris, bonds de mentes sauteuses dans une vaste prairie. Plus théâtral, on voit de temps en temps un sauteur à la perche s'élanter, le long bambou en bataille, comme s'il allait à l'assaut, puis le richer en terre, s'envoler lui-même, poitrine blanche, souple et flottante qui plane un cinquième de seconde et se détache soudain de la perche comme une fleur de sa tige. »

Georges Nozet

Il en démissionna en 1925, conservant la présidence d'honneur. C'est le comte Henri de Baillet-Latour, fondateur du Comité olympique belge, qui prit la relève. Le C.I.O. comptait alors soixante-cinq membres représentant cinquante-deux pays.

Constitué par cooptation, le Comité accueillait en principe un seul membre par pays. Pour garantir le prestige de l'organisme, les ambassadeurs de l'olympisme, recrutés parmi le gotha international - Constantin II, roi de Grèce; Joseph de Liechtenstein; S.A.R. le duc de Luxembourg, etc. - possédaient de préférence un compte en banque bien garni. Soucieux de préserver son indépendance, le Comité fonctionna jusqu'en 1948 grâce aux cotisations de ses membres. Le choix des villes organisatrices s'effectuait lors des réunions plénières annuelles. Le Comité, organisé en commissions thématiques - admission, finances, programme olympique, presse, etc. -, réunissait également des congrès ouverts aux délégués des comités nationaux, des fédérations sportives internationales et d'autres organisations. C'est en ces occasions qu'étaient débattues les propositions d'ajout de nouvelles disciplines au programme olympique.

Vers l'organisation des premiers jeux d'hiver

La liste des épreuves, qui avait été établie en 1894, mentionnait déjà le patinage. Faute de stade de glace artificielle, cette discipline fut toutefois supprimée du programme des premiers jeux. Ce furent les Anglais qui, en 1908, aménagèrent les premiers des

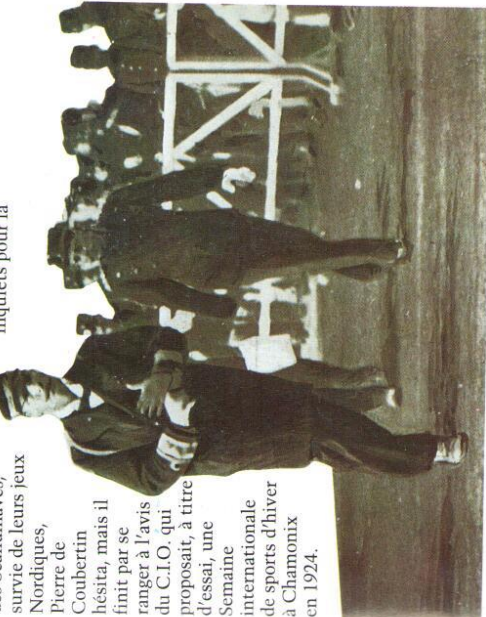
•• Non seulement, en vingt-cinq ans, les sports hivernaux s'étaient répandus dans une quantité d'autres pays, mais ils y présentaient un caractère d'amateurisme, de dignité sportive, si franc, si pur, que leur exclusion totale du programme olympique lui enlevait beaucoup de force et de valeur [...] Constituer une sorte de cycle autonome et pourant relié à son frère aîné, c'était évidemment l'unique solution. ••

Pierre de Coubertin

patinoires pour les quatorze patineurs et les sept patineuses venus de six pays différents. Malgré le succès de ces compétitions, les Suédois refusèrent de renouveler l'expérience à Stockholm : les Scandinaves craignaient en effet que la présence de disciplines de glace au programme des J.O. de 1912 nuise à leurs jeux Nordiques, prévus en 1913.

C'est un ami de Coubertin, le colonel Viktor Gustav Balk, qui avait créé ces jeux en 1900 : ils se déroulaient en Suède tous les quatre ans depuis 1901 et comprenaient des épreuves de ski nordique et de patinage. Il fallut donc attendre 1920, à Anvers, pour que le patinage reprenne sa place aux J.O. Cette même année, le hockey sur glace fit son apparition. Certains membres du Comité rêvaient d'organiser aussi des épreuves de ski, d'où la proposition française lors du VII^e congrès du C.I.O., à Lausanne en 1921, de créer des jeux indépendants réservés aux sports d'hiver. Face à la levée de boucliers des Scandinaves, inquiets pour la survie de leurs jeux Nordiques, Pierre de Coubertin hésita, mais il finit par se ranger à l'avis du C.I.O. qui proposait, à titre d'essai, une Semaine internationale de sports d'hiver à ChamoniX en 1924.

En 1906, l'Angleterre vint prêter main forte au roi Georges de Grèce, qui, parce qu'il rêvait d'un retour à Athènes des jeux Olympiques, organisa des jeux pirates. Le roi Edouard VII en personne, présida la cérémonie d'ouverture en compagnie de son épouse, la reine Alexandra. Pendant l'épreuve de marathon, le roi de Grèce accompagna le Canadien Sherring durant une partie de sa course!



Parquoi j'ai retablî

Les Assises philosophiques de l'olympisme moderne

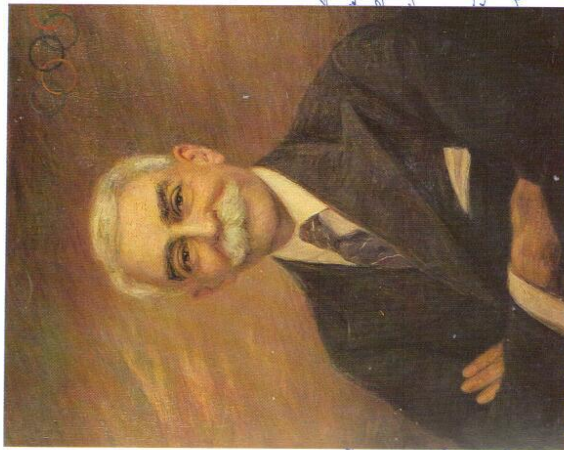
Dans un message radiodiffusé de Berlin le 4 août 1935 et intitulé les « Assises philosophiques de l'olympisme moderne », Coubertin évoqua l'idée de *religio athletae*. Le sport y était paré de toutes les vertus : « La caractéristique essentielle de l'olympisme ancien, aussi bien que de l'olympisme moderne, c'est d'être une religion. La seconde caractéristique de l'olympisme, c'est d'être une aristocratie, une élite ; mais, bien entendu, une aristocratie d'origine totalement égalitaire puisqu'elle n'est déterminée que par la supériorité corporelle de l'individu et par ses possibilités musculaires multipliées jusqu'à un certain degré par sa volonté d'entraînement. » Pour populariser l'exercice physique et initier le public aux valeurs sportives – le dépassement de soi et le respect d'autrui –, le baron comptait sur cette élite, qu'il imaginait comme une véritable chevalerie : « Les chevaliers sont avant tout des "frères d'armes", des hommes courageux, énergiques, unis par un lien plus fort que celui de la simple camaraderie, déjà si puissant par lui-même ; à l'idée d'entraide, base de la camaraderie, se superpose chez le chevalier l'idée de concurrence, d'effort opposé à l'effort pour l'amour de l'effort, de lutte courtoise et pourtant violente. » Le héros olympique étant, toujours dans l'optique coubertinienne, l'« adulte mâle individuel ». Ainsi, « chercher à plier l'athlétisme à un régime de modération obligatoire, c'est poursuivre une utopie. Ses adeptes ont besoin de la "liberté d'excès". C'est pourquoy on leur a donné cette devise : *Citius, altius, fortius*, toujours plus vite, plus haut, plus fort, la devise de ceux qui osent prétendre à abattre les records ! ». Par fidélité à l'orthodoxie antique, Coubertin était très attaché à l'idée de trêve olympique et de territoire sacré : « J'admettrais fort bien de voir en pleine guerre les armées adverses interrompre un moment leurs combats pour célébrer des jeux musculaires loyaux et courtois. »

« L'œuvre écrite de Coubertin est soigneusement archivée dans l'oubli et la poussière. [...] Y vois la preuve d'une volonté inconsciente ou consciente de censure et d'occultation. Coubertin n'est pas aussi présentable qu'on le dit et ne peut sans doute pas être mis entre toutes les mains, surtout lorsqu'elles se veulent critiques ou marxistes. »
Jean-Marie Brohm

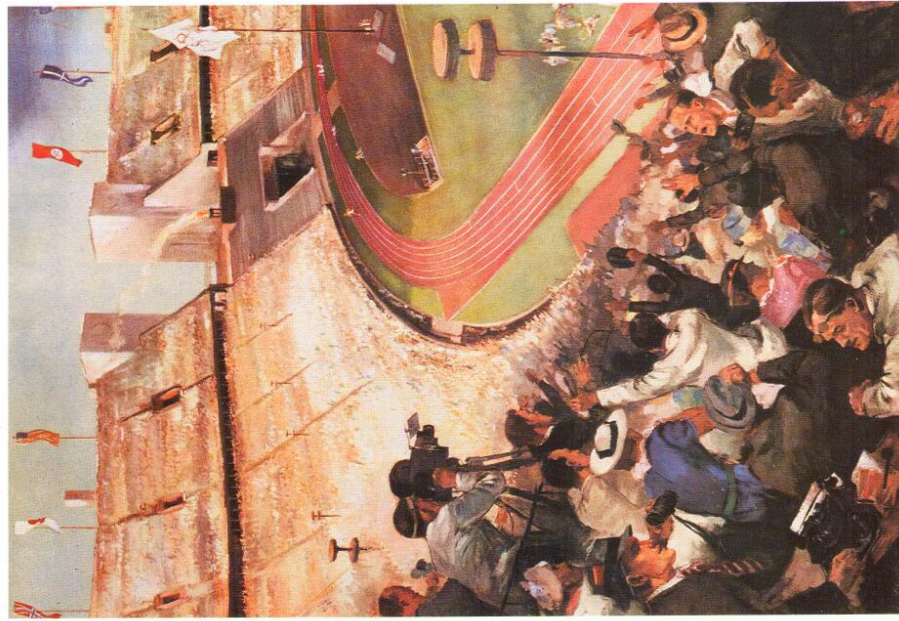
La IIIe Olympique n'est pas une véritable chevalerie : « Les peuples allemands avec leurs camps Olympiques et leur large salut cette fois initiative d'abolir l'olympisme, pour un coupier. On n'a pas fait une dernière tentative de ce qui se faisait au sein de l'état actuel de la guerre. Tout à venir les morts ? Tout ce pas prend et cherchons de profiter de cette occasion si elle de plusieurs fois plus d'années. Tout le sacrifice vivait à peine pour la mort de la guerre.

Les Jeux Olympiques

Environ 70000 pages, représente l'œuvre du baron Pierre de Coubertin ! Mais parmi tous ceux qui se recommandent de la pensée du renouvreur des jeux Olympiques modernes, qui peut se flatter de l'avoir un jour lu dans le texte ? En fait de « grand humaniste », aux idées progressistes, ses adeptes risqueraient de découvrir un Coubertin colonialiste, conservateur, élitiste, raciste et sexiste. »



af. Prode. viltra de pour amble et des jeux de ses vie pour, le ration def. l'olympisme, pour un coupier. On n'a pas fait une dernière tentative de ce qui se faisait au sein de l'état actuel de la guerre. Tout à venir les morts ? Tout ce pas prend et cherchons de profiter de cette occasion si elle de plusieurs fois plus d'années. Tout le sacrifice vivait à peine pour la mort de la guerre.



« En 1914, le monde humaniste de l'olympisme se transforme en champ de bataille. Les Jeux prévus en 1916 à Berlin sont annulés. En 1940 et 1944, les jeux Olympiques, symboles de paix et de rapprochement entre les peuples, sont supprimés pour cause de guerre. Dès lors, le mouvement olympique ne cessera plus de vivre au rythme de la politique internationale et des conflits mondiaux. »

Michel Caillat et Jean-Marie Brohm,
Les Dessous de l'olympisme

CHAPITRE III SPORT ET PAIX



« Le monde attend de nous Allemands, que nous lui organisions cette fête mondiale de manière exemplaire, que nous la réalisions sportivement sans la moindre faute, avec esprit et avec art [...] pour l'amour de l'idée olympique et pour la gloire de l'Allemagne. »
Comité des sports allemand, 1931

Lors du congrès de rétablissement des jeux Olympiques à Paris en 1894, les Allemands étaient absents. Coubertin, qui avait toujours en mémoire la défaite de 1870, ne souhaitait vraisemblablement pas leur présence, pas plus d'ailleurs que leur participation aux Jeux d'Athènes.

Toutefois, un jeune chimiste, Willibald Gebhardt, parvint à constituer et à envoyer une délégation allemande grâce à des fonds privés et aux relations privilégiées qu'il entretenait avec la maison royale de Grèce. Par la suite, et toujours par l'intermédiaire de Gebhardt, l'Allemagne fut invitée aux Jeux de Paris et de Saint Louis.

1916 : un rendez-vous manqué

Les membres allemands du C.I.O., qui avaient tenté en vain d'obtenir l'organisation des Jeux de 1908, renouvelèrent leur candidature pour 1912, avec cette fois l'appui du Kaiser. Mais le décès du président du Comité

d'organisation de ces Jeux et de sérieux problèmes financiers contraignirent

l'Allemagne à se retirer au profit de Stockholm. Berlin réserva dès lors sa candidature pour la VI^e olympiade, prévue pour 1916, qui lui fut accordée le 4 juillet

1912. L'objectif avoué était de faire mieux que Stockholm qui, de l'avis général, avait déjà été une véritable réussite. Le parlement accorda une subvention de 200 000 marks au Comité, qui déploya une intense activité : construction d'un stade, constitution d'un service de presse et de propagande, organisation de « pré-jeux » en juin 1914. Enfin, des jeux Olympiques allemands, conçus comme une ultime répétition générale, devaient avoir lieu en 1915. Pour éviter que ne se répétât la déconvenue de Stockholm, d'où les deux cent vingt-six participants allemands n'étaient revenus qu'avec vingt-cinq

En pleine guerre mondiale, deux semaines à peine après l'invasion de la Belgique, on proposa au C.I.O. de transférer



XX^e ANNIVERSAIRE DU RÉTABLISSEMENT 1894 DES JEUX OLYMPIQUES 1914

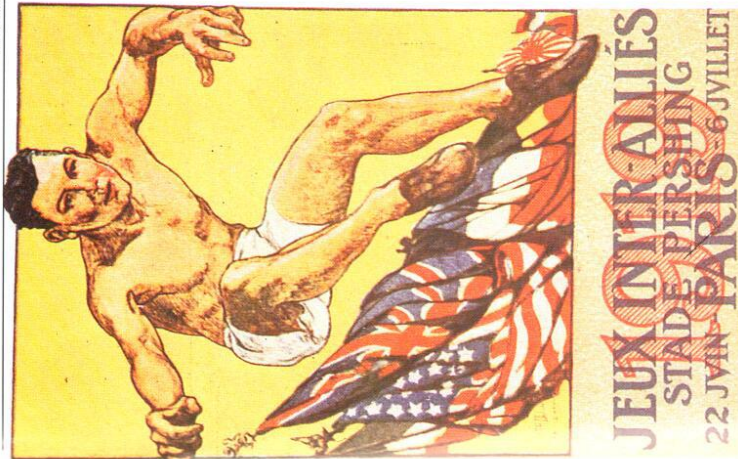
en Scandinavie ou en Amérique les Jeux Olympiques de 1916, prévus à Berlin. Mais, pour Coubertin,

l'olympisme était indépendant de la politique internationale et les Allemands n'ayant pas demandé à être déchargés de leur mandat, il refusa d'argument que le chiffre de l'olympiade demeurait, même si les circonstances interdiraient la tenue des Jeux.

Juste après la guerre, les Alliés organisèrent entre eux des Jeux sportifs, sur un stade construit en moins d'un an grâce aux financements américains.

•• L'olympiade Pershing – encore qu'elle ne fasse point partie de la grande série quadriennale des Jeux Olympiques – comporte une leçon peut-être supérieure à celle des précédentes. A savoir quel peut-être le rôle du sport et de l'éducation physique dans la reconstitution du monde civilisé, après l'une des plus terribles convulsions de l'histoire. [...] C'est grâce à l'entraînement corporel, méthodique et suivi, grâce à ce goût de l'effort maximum, qui est la définition même de la « sportivité », que nos combattants encore jeunes retrouvent leur équilibre physique et le courage nécessaire pour les victoires économiques de demain. ••

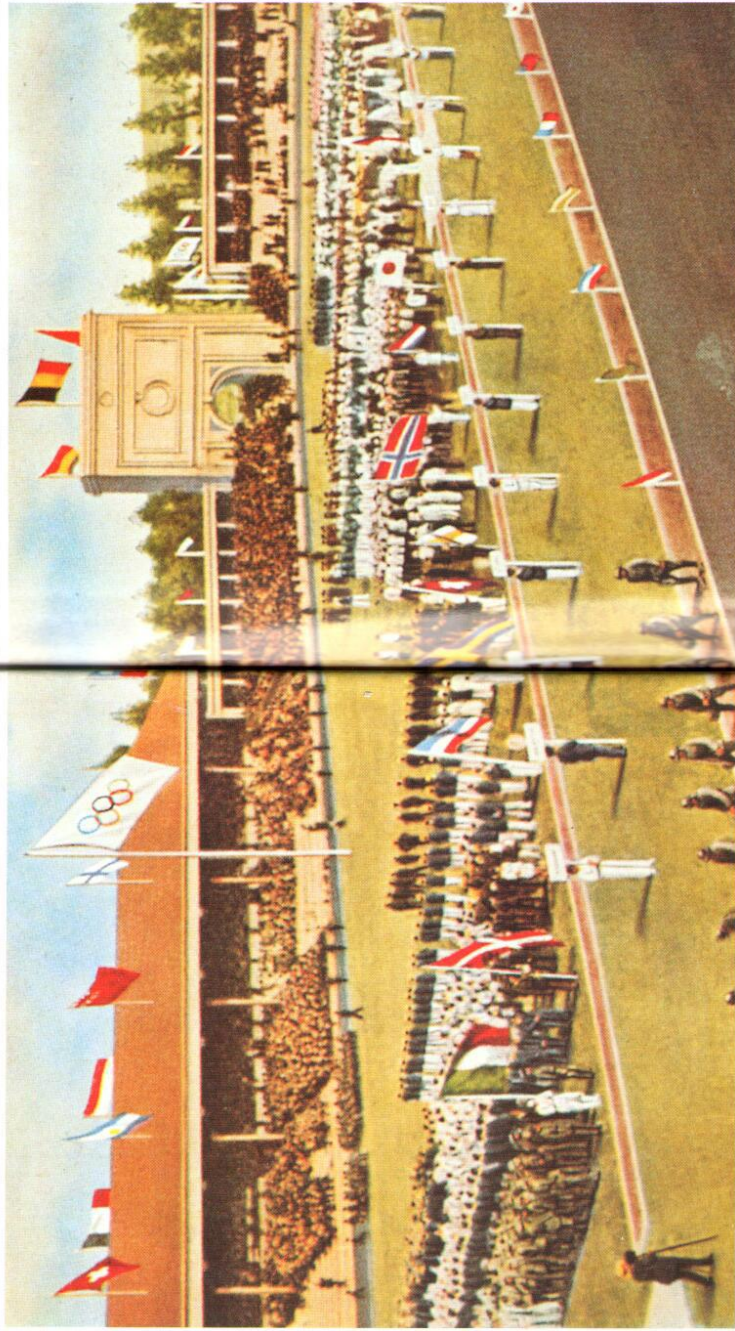
Georges Rozet, *L'Illustration*, juillet 1919



JEUX OUVRIERS ALLIÉS
STADE PERSHING
22 JUILLET - PARIS - 6 JUILLET

médailles (se classant au cinquième rang derrière la Suède, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la Finlande), on engagea même un entraîneur américain ! La guerre mit un terme à tous ces beaux projets.

La proposition des Américains de transférer les Jeux à Cincinnati ayant été rejetée par les Allemands, persuadés de l'issue rapide et victorieuse du conflit, la



chronologie olympique connu en 1916 sa première interruption.

1920 : les Jeux de la paix retrouvée

En 1915, le C.I.O. choisit d'installer son siège à Lausanne, en terrain neutre. C'est là qu'un an après la signature de l'armistice la décision fut prise de confier l'organisation de la VIIth olympiade à Anvers,

Vingt-neuf nations défilent sur le stade, drapeaux au vent, mais la grande réconciliation olympique n'aura pas lieu à Anvers.

en 1920. Le port belge de l'Escaut, occupé pendant quatre ans et bombardé, était en ruines, comme le reste de la Belgique. Heureusement, armateurs et surtout diamantaires apportèrent leur soutien financier à la manifestation.

Contre l'avis de Coubertin et du C.I.O., Allemands et Autrichiens ne furent pas conviés. De son côté, la Russie, bouleversée par la guerre civile qui avait suivi

Allemands et Autrichiens n'ont pas été associés à la fête. Les Jeux Olympiques sont pourtant censés être «des compétitions entre athlètes et non entre pays».

la révolution de 1917, déclina l'invitation. En raison du prix élevé des places et du temps maussade, l'on dénombra bien peu de spectateurs dans les tribunes. La morosité régnait à Anvers : nombre des vedettes des Jeux de 1912, tel l'espoir français Jean Bouin, n'étaient plus au rendez-vous, victimes d'un autre combat, bien réel celui-là et non symbolique. Une

minute de silence leur rendit hommage avant

l'ouverture des Jeux, au moment du premier serment olympique prononcé par l'athlète belge Victor Boin. Moins éprouvés par la guerre, les sportifs américains, finlandais et suédois collectionnèrent les médailles. La benjamine des Jeux, l'Américaine Aileen Riggins, remporta la médaille d'or au plongeon du tremplin.

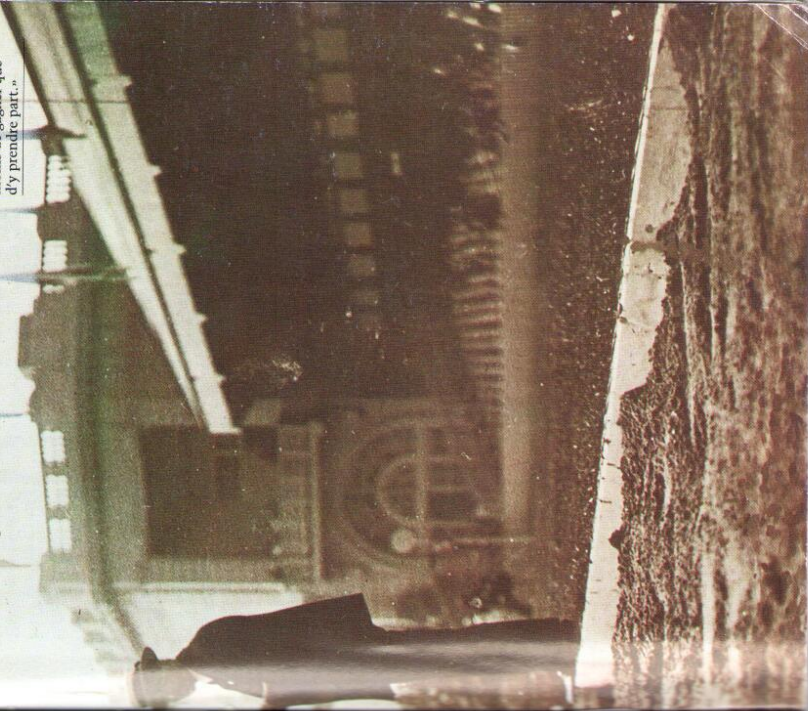


Efret sportif éblouissant! Le sauteur en longueur François Coulon sera pourtant éliminé en finale.

Un certain Jack Kelly, plus connu pour être l'heureux papa d'une princesse montégasque, s'illustra en aviron. Les Français figurèrent au palmarès, grâce à Ernest Cadine en haltérophilie, à Joseph Guillemot, médaille d'or au 5000 mètres et d'argent au 10000 mètres, et surtout à la célèbre Suzanne Lenglen qui offrit

à la France sa première médaille d'or féminine en

endons à César...
RC'est lors d'un sermon, à Londres, en 1928, que l'évêque de Pennsylvanie prononça ces mots historiques :
 «L'important dans ces olympiades, c'est moins de gagner que d'y prendre part.»





remportant, à vingt et un ans, le simple dames en tennis. Bientôt accusé de professionnalisme, le tennis, encore toléré à l'olympiade suivante, disparaîtra du programme pour de longues années — Il ne reviendra qu'en 1988 à Séoul!

1924 : cocorico parisien...

En 1924, la France, qui se préparait à accueillir pour la deuxième fois les Jeux, était depuis peu gouvernée par le Cartel des gauches, avec Edouard Herriot au Conseil et Gaston Doumergue à la présidence de la République. Ces Jeux débutèrent par une cérémonie religieuse à Notre-Dame, puis l'athlète Géo André



Citius, altius, fortius («plus vite, plus haut, plus fort») : telle pourrait être la devise du perchiste américain Frank Fosk, médaillé d'or en 1920. C'est sur le fanion du club scolaire d'Arcueil, dirigé par le révérend père Didon, que Coubertin découvrit cette maxime, promue dès juin 1894 «devise olympique».

«Coubertin n'a pas choisi au hasard. Son esprit guerrier, sa farouche volonté de former une jeunesse forte et énergique, sa pédagogie virile transparaissent dans sa religion de l'exercice [...] Pour Coubertin, le sport est une école où fainéants et les malinçais : «Il doit être pratiqué avec ardeur, je dirai même avec violence. Le sport, ce n'est pas l'exercice physique pour tous au point de vue de l'hygiène à condition d'être sage et modéré. Le sport est le plaisir des forts ou de ceux qui veulent le devenir physiquement et moralement. Il comporte donc la violence, l'excès, l'imprudence. Rien ne le tuerait plus sûrement que de le vouloir emprisonner dans une modération contraire à son essence.»

M. Caillat
et J.-M. Brohm

